

Fiction

Michèle Bernard, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Françoise Belu, Patrick Bergeron, Thierry Bissonnette, Pierrette Boivin, Yvan Cliche, Ève Dubois-Bergeron, Yves Laberge, Laurent Laplante, David Laporte, Marie-Ève Pilote, Judy Quinn, Pierre Rajotte, Simon Roy et Mathieu Simoneau

Numéro 136, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72683ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

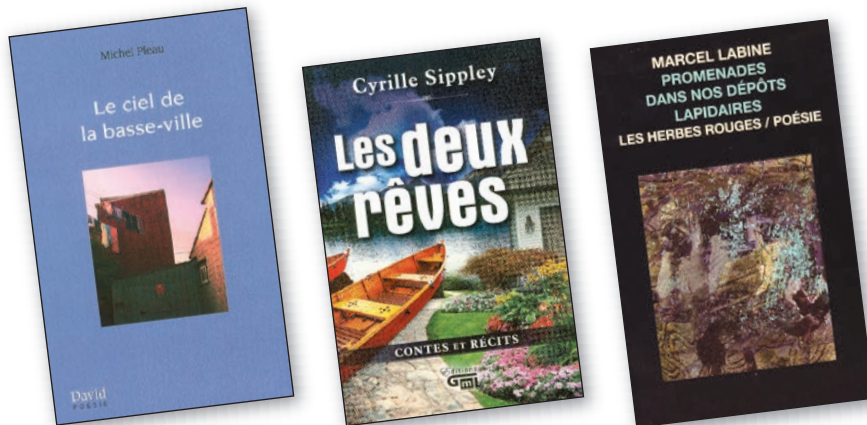
0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernard, M., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Belu, F., Bergeron, P., Bissonnette, T., Boivin, P., Cliche, Y., Dubois-Bergeron, È., Laberge, Y., Laplante, L., Laporte, D., Pilote, M.-È., Quinn, J., Rajotte, P., Roy, S. & Simoneau, M. (2014). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (136), 36–47.



Michel Pleau

LE CIEL DE LA BASSE-VILLE

David, Ottawa, 2014, 68 p. ; 17,95 \$

Bien installée dans la tradition intimiste, la poésie de Michel Pleau ne cherche en aucun cas l'image-choc, la fracture des signifiants, préférant une humble spiritualité à tout ce qui pourrait prendre l'allure du spectaculaire ou de la séduction forcée. Il s'agit d'affûter perpétuellement le regard, d'observer avec patience la part secrète du quotidien et d'en conserver de menus échos au long des strophes. Cette manière, au fil des ans, conserve son lot stable d'adeptes et de détracteurs, mais il faut lui reconnaître une vertu à faire ressortir l'effet de *retrait*, la distance dont la littérature ne peut se passer bien longtemps. Tout en poursuivant ses travaux méditatifs, l'auteur ajoute ici un aspect plus documentaire à son recueil, s'attardant, dans une géopoétique minimaliste, à un quartier spécifique, une rue, même, lieu de son enfance où il retrouve les liens anciens, certes, mais surtout la précarité du présent : « [R]ue Saint-Vallier je ne sais plus / qui est l'écho de l'autre [...] la rumeur des choses / souvent traverse mes paumes ».

Si la première section tend à pêcher par l'abus de métaphores à complément du nom et autres facilités stylistiques, les suivantes nous rapprochent de cette tonalité fraternelle et volontiers vétuste qui appartient aux Jean-Aubert Loranger,

Eudore Évanturel ainsi qu'à certains textes de Saint-Denys Garneau. À l'observation des éléments et du relief se greffe alors une réflexion sur la mort qui rebondit dans ce qu'on pourrait nommer l'infini de la finitude, au sens où le dérisoire du sujet génère une multiplicité ouverte d'expressions, et où le vœu de simplicité commande un approfondissement sans bords. À ce titre, nommer la mort n'est pas tant un échec qu'un enregistrement différé, à reprendre sous un maximum d'angles serrés : « [L]a mort est une parole transparente / une maison aux murs épuisés / qui se tient debout // la mort est un verbe pour plus tard // on dirait une cathédrale en lambeaux / qui se serait repliée sur nos épaules ».

L'auscultation de la basse-ville prend finalement la forme d'un tombeau lumineux, quand, dans « L'étoile brève », on accompagne le père dans sa disparition. À cette discrète réconciliation (« je voulais prendre ton corps / le déposer plus loin / et dire // ce n'est pas moi ce sac de douleurs »), s'ajoute un bel hommage à la mère, ces deux points forts du recueil le transformant en un autre type de ciel, soit le dernier séjour au sein des mots et des souvenirs.

Thierry Bissonnette

Cyrille Sippley

LES DEUX RÊVES

CONTES ET RÉCITS

GML, Saint-Anselme, 2014, 231 p. ; 24,95 \$

Cyrille Sippley est acadien du Nouveau-Brunswick. Il a été enseignant, pêcheur commercial et fiscaliste. Depuis qu'il est à la retraite, il se consacre partiellement à l'écriture, son « passe-temps favori », et il rédige notamment des pensées hebdomadaires ou quotidiennes dans *Le Moniteur acadien* et *L'Acadie Nouvelle*. Il a déjà publié cinq ouvrages aux éditions de la Francophonie.

Dans le recueil *Les deux rêves* sont regroupés quelques contes et récits, quinze au total, dont les principaux, pour ce qui est de la longueur, sont « L'éclatement des ténèbres » et « Quand les astres s'en mêlent ». Dans le premier de ces deux textes, le protagoniste, un ex-professeur du secondaire, se retrouve aveugle en quelques mois à la suite d'atteintes à ses rétines et de l'échec des traitements médicaux. Il traverse alors une longue période sombre, au cours de laquelle sa conjointe, son fils et sa fille font de leur mieux pour l'aider à reprendre goût à la vie.

« Quand les astres s'en mêlent », un conte dont l'action se déroule à la fin du XIX^e siècle, décrit quant à lui les mésaventures d'une femme qui désespère de son mari buté, taciturne et avare. Elle finit, avec l'aide d'une amie, par découvrir la cause de l'attitude de son homme. Elle utilise alors une recette, trouvée dans une revue, qui devrait faire disparaître ses comportements désagréables. Mais le résultat est-il garanti ? (Il ne faut jamais oublier de lire les avertissements en petits caractères...)

Dans le récit éponyme, les rêves individuels d'un couple s'opposent, au moment où arrivent les vacances annuelles du mari. Il est intéressant de découvrir comment cela va tourner. Ailleurs dans le recueil, il est question d'une tentative de sauvetage d'enfants tombés dans l'eau glacée d'une rivière, de l'origine du jardin d'Éden, de la miraculeuse eau de Pâques, de retrouvailles fraternelles impromptives.

Fais pas cette tête, un recueil de dix-sept nouvelles, est le cinquième de l'écrivain, occupé par ailleurs à de multiples tâches liées à la littérature, à la rédaction et à l'édition. Également grand lecteur, Jean-Paul Beaumier cite en exergue au recueil, mais aussi à la plupart des nouvelles, des auteurs tels que Christian Bobin, René Char, Georges Perec, Patrick Süskind, pour ne nommer que ceux-là, épigraphes qui nous mettent sur la piste de l'intention des textes. Ainsi peut-on lire en tête du livre une citation tirée de *L'habitude d'être* de l'Américaine Flannery O'Connor : « Rappelez-vous simplement qu'on n'écrit pas à partir d'une idée mais à partir d'un personnage plausible, ou simplement parce que l'histoire est là, au complet ». Des personnages plausibles dans ce recueil, assurément ! Chaque lecteur pourra y trouver une part de son côté sombre et plus facilement encore les petites manies d'autrui. L'usure du couple, le démon du midi d'un professeur amoureux de son étudiante, le voisin intolérant, le refus du fonctionnaire en fin de carrière de se préparer à la retraite voisinent la douleur d'une enfant, les « guéguerres » fraternelles, le meurtre d'une adolescente, ou encore la solitude d'une vieille mère endeuillée. Le ton spirituel actualise cependant le titre du recueil, qui suggère un sourire en coin de la part de l'auteur : *Fais pas cette tête*, qui s'adresse aussi bien aux personnages-narrateurs des nouvelles qu'aux lecteurs, soit : souris donc quand même ! On est charmé par une langue qui fait envie et qui, en quelques traits de plume, traduit la tendre moquerie ou la compassion et dédramatise les situations.

Si la richesse linguistique et stylistique du recueil est remarquable, son sceau d'originalité lui vient de la structure des nouvelles. Qu'il s'agisse d'intertextualité, alors que l'écrivain va à la rencontre d'autres textes comme dans « Objets abandonnés » (titre inspiré du roman *Sunset Park* de Paul Auster), « Comme un gros chien tout chaud » (référence à *L'élégance du hérisson* de Muriel Barbery), « Femme à la fenêtre » (allusion au personnage d'Agnès dans *L'immortalité* de Milan Kundera), ou de ce que j'appellerais, faute de mieux, de parallélisme réfléchissant, comme dans « Fourrière » (vieille Mazda à bout de souffle/rupture du couple), « Quand on aime » (étudiant éconduit la veille par un simple texto et devant dissenter à partir d'une citation de Robert Lalonde où il est question de la malédiction d'aimer, en se remémorant les règles énoncées aux cours par le professeur. Un bijou !), la structure des textes additionne les couches de sens. Et c'est sans compter les jeux de mots (« Nouveauté ») et le jeu des apparences (« Baiser à la fenêtre »). Chaque nouvelle communique son étincelle d'intelligence au lecteur.

Fais pas cette tête témoigne d'une finesse d'observation, d'une maîtrise du genre et d'un art littéraire réjouissant.

Pierrette Boivin



Jean-Paul Beaumier
FAIS PAS CETTE TÊTE

Gruide, Montréal, 2014, 144 p. ; 17,95 \$

tues, d'amours interdites, de trahison, d'un drame vécu par un couple âgé. Des thèmes très divers sont ainsi abordés avec beaucoup d'imagination et une écriture aux couleurs de l'Acadie. Et l'auteur lance même un défi à ses lecteurs !

Il ne faut pas oublier de mentionner que *Les deux rêves* a été retenu pour faire partie des cinq finalistes du prix France-Acadie 2014.

Gaétan Bélanger

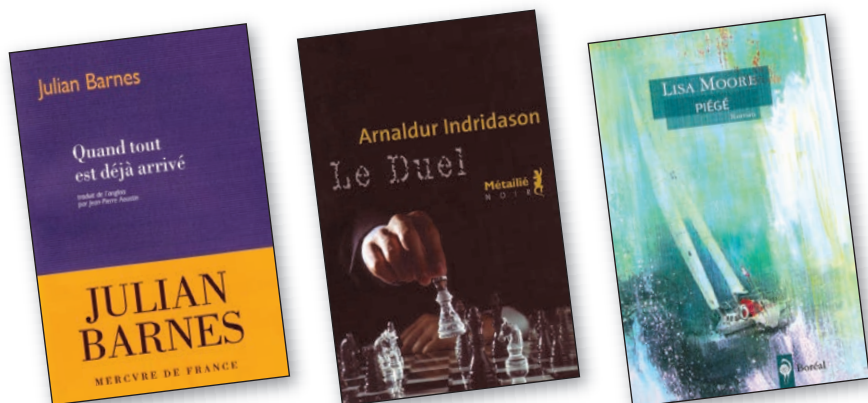
Marcel Labine
PROMENADES DANS
NOS DÉPÔTS LAPIDAIRES

Les Herbes rouges, Montréal, 2013,
108 p. ; 15,95 \$

Nous avons rêvé de poésie, « ce graal inutile la pierre de Rosette ». Qu'est devenu ce rêve ? demande gravement Marcel Labine. Une pièce de musée ? De la poussière sur la table ? Au fil de ces *Promenades dans nos dépôts lapidaires*, nous visitons ces « lieux usés par le temps / où la poésie a cessé d'exister ». Ils se présentent à nous comme les multiples salles d'un pavillon ancien. Les pavés, où

étaient peut-être gravées des sentences faisant figure de lois morales, s'effritent. Tout y est stèles, et gravats, et poudre, même le vieil artisan s'est changé en pierre. À l'intérieur de ces salles, les mots, la poésie, sont des reliques « exposées sans finalité / connue ainsi soustraite à toute vie ». Le constat est terrible : « [I]l n'y a plus de lecteur pour eux ».

Il y a sans doute quelque chose de paradoxal à parler de la mort du poème à l'intérieur du poème. Et le poète en est conscient, en insistant sur ce sentiment d'enfermement, en évoquant dans des vers bien sentis, mais toujours sobres, la douleur que provoque cet isolement dans



la mort même. Ses contemporains ne sont plus que des passants dans un monde où « le langage est calme / [où] l'on survit avec des slogans ». Et Labine d'ajouter, dans ces vers magnifiques : « [P]lus rien ne scintille / les mots sont en à-plats minces / comme le monde pouvait l'être / en sa genèse ».

Ainsi se tourne-t-il vers les figures qui ont rêvé sans doute de mieux, ou de plus grand. Les vers de Rilke, Bonnefoy, Aristote, Mallarmé et d'autres font écho à l'intérieur des textes à la volonté indéradicable de dire de Marcel Labine. Un chant agonique, mais chargé d'intensité – ce dont manque notre monde. Car, « l'ici-bas est notre unique contrée / il ne souhaite qu'un peu de chant / audible et habitable tous les jours ».

Judy Quinn

Julian Barnes

QUAND TOUT EST DÉJÀ ARRIVÉ

Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin

Mercure de France, Paris, 2014,

128 p. ; 28,95 \$

Chaque histoire d'amour est une histoire de chagrin potentielle. Tel est le constat que nous livre, à sa façon, Julian Barnes, c'est-à-dire avec autant de circonvolutions borgésiennes que de coups portés directement au cœur. Le terme *histoire* convient d'ailleurs parfaitement pour décrire le projet de ce livre pour le moins atypique qui se divise en trois parties :

« Le péché d'élévation », « À hauteur d'homme » et « La perte de profondeur ». La première évoque notre désir de vaincre les lois de la gravité et de s'élever au-dessus des choses afin d'embrasser du regard le monde qui s'étend à perte de vue, dont on n'avait jusque-là qu'une vue partielle. Ce désir se matérialise ici dans la quête poursuivie par le colonel Fred Burnaby et Félix Tournachon, alias Nadar, premiers aéronautes à avoir voulu voir le monde d'en haut, à avoir cherché à transgresser notre condition de créature terrestre. Leur quête se heurte autant aux obstacles logistiques liés à leur projet, souvent rapportés avec humour, qu'à leur besoin d'attachement terrestre qui les amène à lier leur destinée à celle de l'être aimé. « Vous réunissez deux êtres qui n'ont encore jamais été mis ensemble ; et parfois le monde est changé. » Nous voilà à hauteur d'homme, à ras de terre, comme nous le rappelle Barnes qui, du même souffle, tente de percer ce désir d'élévation malgré le risque, inévitable, à tout moment d'une chute. La métaphore est ici on ne peut plus explicite. Si le récit des amours malheureuses du colonel Burnaby, épris de Sarah Bernhardt, comme ceux de Nadar, nous font sourire dans les deux premières parties, la dernière nous cloue sur place. Barnes y relate sans détour la perte de sa conjointe et l'immense vide qui s'en est suivi dans sa vie, d'où le titre. Privée de la présence complice et amoureuse de celle à qui est dédié ce livre, la

vie ne se résume plus qu'à une longue suite d'heures interminables qui ne distillent que plus cruellement les contours de la perte. À l'engouement et à la bonhomie qui teignent les deux premières parties, succèdent le fatalisme, le constat sans fard, la réalité crue du quotidien de celui qui survit. Ce n'est pas tant la perte de l'être aimé qui est ici froidement disséquée que la description du cratère qu'entraîne cette perte. Julian Barnes ne verse pas pour autant dans l'apitoiement puisque, comme il nous le rappelle, « ce n'est que l'univers faisant ce qu'il a à faire ».

Jean-Paul Beaumier

Arnaldur Indridason

LE DUEL

Trad. de l'islandais par Éric Boury

Métailié, Paris, 2014, 309 p. ; 29,95 \$

On retient surtout de l'année 1972 la fameuse Série du siècle opposant les vedettes canadiennes du hockey à celles de l'Union soviétique. Cette compétition a tellement marqué les esprits qu'on y fait encore référence quatre décennies plus tard ; or, il faut se rappeler que quelques semaines plus tôt la même année s'était tenu un autre duel d'envergure, soit le très attendu affrontement entre deux réputés champions d'échecs, l'Américain Bobby Fischer et le Russe Boris Spassky. Un autre face à face qui dépassait la simple compétition sportive pour atteindre au statut symbolique de duel politique entre l'Occident et le bloc de l'Est. Pour un peu, on aurait cru que l'issue de la guerre froide allait s'y jouer. Le théâtre de cet affrontement épique ? Le centre sportif Laugardalshöll à Reykjavik, en Islande.

Il s'agit là d'un prétexte privilégié pour que le romancier Arnaldur Indridason imagine une intrigue policière tournant autour de cet événement chargé de tension. Connu pour ses romans mettant en scène l'enquêteur Erlendur, Indridason déplace cette fois le centre d'attention sur son mentor, Marion Briem, que l'on apprend à découvrir en profondeur grâce notamment aux chapitres qui fouillent son passé marqué

Policier norvégien

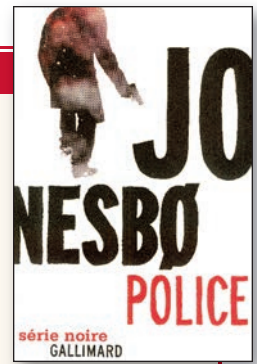
Le cliché, ressassé par mille polars, est connu même du lecteur le moins familier des mœurs policières : le tueur de flics sera l'objet d'une chasse à l'homme à nulle autre pareille. Dès lors, quand un meurtrier abat un policier après l'autre et que, de surcroît, il les démolit exactement là où la police a autrefois raté une autre enquête, attendons-nous au déferlement de la colère et de l'humiliation des uniformes. La Norvège, pays prospère et ordonné, était peut-être le dernier décor où pouvait s'inscrire ce carnage ; à en croire l'auteur, ce pays partage la même culture policière que le reste de la planète.

Jo Nesbø a tôt fait de montrer ce que peut devenir, en cas de crise, la méfiance inhérente au métier de policier : le bon enquêteur en sait assez long sur la nature humaine pour ne faire confiance à personne. Même dans son vestiaire, il surveille ses arrières. D'autre part, l'impunité policière est si blindée que les gestes interdits par la loi cessent parfois de l'être entre les mains de ceux qui personnifient la loi. À partir de ces deux constantes, Nesbø construit un polar où la police enquête sur elle-même en recourant à des méthodes à peine plus rassurantes que celles du meurtrier. Il le fait de façon si plausible que le lecteur en déduit qu'il ne peut en aller autrement : la corruption qui sévit jusque chez les cadres supérieurs, civils ou policiers, stérilise d'avance toute enquête menée selon les règles de l'art ou même une éthique minimale. L'honnêteté du cœur excusera les entorses à la loi...

Le roman dépasse pourtant de cent coudées le simplisme à la Clint Eastwood de *Magnum Force* ou de *Dirty Harry*. Ce Harry-ci, superbe personnage au flair infaillible et au psychisme chancelant, n'embarque dans cette chasse sans merci ni contrainte qu'à son corps défendant. Quand il plongera, ce sera au nom de motifs d'une indéniable élévation. « Il lui manquait juste cette capacité qu'ont la majorité des gens de s'éloigner de ce qui fait mal, d'oublier, de se concentrer sur quelque chose de plus agréable, de plus facile. » Pour réussir son enquête, il devra regarder la laideur en face, y compris en lui.

Dans le climat de méfiance et d'impunité qu'il a lui-même créé, Nesbø avait beau jeu de multiplier chez son lecteur une large gamme de soupçons. Tout bon roman policier pratique ce sport et celui-ci est plus que bon. L'auteur oublie pourtant en épinglant le plus coupable de faire un sort aux très nombreuses pistes qu'il a ouvertes et qui, bien sûr, ne débouchent sur rien.

Laurent Laplante



Jo Nesbø POLICE

Trad. du norvégien par Alain Gnaedig
Gallimard, Paris, 2014, 603 p. ; 34,95 \$

par un épisode inquiétant de tuberculose quand il était enfant. À l'été 1972, il lui incombe la tâche de faire la lumière sur une affaire sordide survenue en marge du tournoi d'échecs : le corps poignardé d'un jeune homme est retrouvé dans une salle de cinéma de Reykjavik. Solitaire, la victime avait l'habitude de se balader avec un magnétophone pour enregistrer des voix, des sons. Qu'aurait-il donc pu y avoir sur ces cassettes pour justifier qu'on soit prêt à assassiner quelqu'un afin de les lui ravir et de se les approprier ? La grande question est de déterminer s'il faut établir un lien entre le meurtre et le duel Fischer-Spassky. Et si des intérêts supérieurs, de nature politique, étaient en cause ?

Affichant un comportement typique de l'insulaire craintif de se voir un jour corrompu par l'extérieur, les personnages d'Indridason sentent souvent peser sur eux cette menace latente de l'étranger, par qui adviendrait le mal sur leur île nordique. On notera toutefois que ce trait n'est pas exclusif à l'auteur du *Duel*, tant on le retrouve chez d'autres écrivains islandais contemporains (on n'a qu'à penser aux romans policiers sociologiques d'Árni Þórarinnsson).

Simon Roy

Lisa Moore PIÉGÉ

Trad. de l'anglais par Claudine Vivier
Boréal, Montréal, 2014, 343 p. ; 27,50 \$

Le nouveau roman de Lisa Moore, *Piégé*, a pour point de départ le même coin de pays que celui où réside l'auteure elle-même, soit Saint-Jean de Terre-Neuve, là où se déroulait aussi l'action de *Février*, son livre précédent. Rares sont les écrivains terre-neuviens et rarissimes ceux qui sont traduits en français ; pour le plus grand plaisir des lecteurs, Lisa Moore fait partie du lot.

Basé sur un fait réel, *Février* imaginait avec finesse et humanité les conséquences qu'avait eues sur une communauté le

Anne Hébert, essentiellement poète

nafrage de la plateforme de forage Ocean Ranger dans l’océan Atlantique, le jour de la Saint-Valentin 1982. Le désastre, causé par une vague scélérate, avait fait 84 victimes, presque toutes originaires du même coin. À l’opposé ou presque, *Piégé* est une œuvre de fiction, un roman policier, une virée toute en rebondissements, un thriller, un *road trip*, en fait.

Juin 1978. Slayne, âgé de vingt-cinq ans, s’enfuit de la prison où il croupissait depuis quatre ans, arrêté pour trafic de cannabis. Son évasion est plutôt facile, ce qui aurait pu lui mettre la puce à l’oreille. Il n’a qu’une idée en tête, celle de récidiver, en évitant de se faire prendre cette fois-ci. Il est convaincu que son partenaire Hearn, étonnamment toujours en liberté, et lui seront « millionnaires dans deux mois ».

Et le long voyage commence. De la prison en Nouvelle-Écosse jusqu’à Vancouver, pour retrouver son compère Hearn, en passant par Montréal et Ottawa, où il essaie de renouer avec son ex-copine. « Ils se retrouvèrent tous deux en larmes et il se sentit transformé comme jamais une expérience sexuelle ne l’avait transformé et elle lui dit : ‘ Ne te fais pas prendre. C’est tout.’ »

La deuxième partie de l’expédition l’amène en Colombie, en compagnie de quelques acolytes pour le moins bizarres, là où la marchandise les attend. La route du retour vers Terre-Neuve est semée d’embûches, comme dans tout bon roman d’action, dont des rencontres avec des malfrats de la pègre, des militaires sud-américains à soudoyer ou encore des membres de la GRC. Et un ouragan. « Et ça s’abattit sur eux. Une force, une puissance instantanée comme venue de nulle part, qui précipita sur eux des tourbillons de pluie cinglante et de vent. »

Qui sera piégé dans cette aventure ? Entre trafiquants immoraux et antihéros

« Je crois qu’essentiellement je suis poète, même si j’écris des romans », affirmait Anne Hébert lors d’une entrevue accordée en 1988. Une revendication que semble reconnaître l’édition critique de ses *Œuvres complètes*, vaste projet mené par une équipe de dix spécialistes affiliés au Centre Anne-Hébert de l’Université de Sherbrooke, en priorisant, dans un premier tome, l’œuvre poétique. La réunion en un volume des cinq recueils de l’auteure, accompagnés des poèmes publiés en revue et d’inédits habilement présentés selon la période d’écriture, permet d’observer la marche d’un travail ininterrompu, en dépit de l’espacement des titres causé par une production romanesque plus soutenue. Des premiers poèmes bientôt suivis de la parution des *Songes en équilibre* à un manuscrit de 1999 considéré comme l’ultime écrit d’Hébert, la traversée de l’œuvre poétique forme sous l’éclairage d’un appareil critique exemplaire l’accrochant récit d’une genèse et d’un engagement dont on nous propose d’épouser l’aventure. L’introduction générale, substantielle et dynamique, est relayée par une présentation plus spécifique précédant chaque section du livre et par des notes faisant appel en bas de page aux romans, aux essais et aux entrevues de l’auteure, de même qu’à sa correspondance, aux carnets et aux diverses notes de travail archivés. Outre quelques observations qu’on pourrait juger autoritaires, le tout sert magnifiquement l’objectif de la rencontre, encadrant les textes et soutenant leur parcours avec minutie et sensibilité. Les liens établis permettent notamment d’apercevoir la portée de certaines expressions et d’appréhender les thèmes hébertiens dans toute leur densité. Le report de poèmes publiés en recueil à une parution initiale en revue ou au contexte d’une lecture publique (dont, entre tous, celui de la Nuit de la poésie de 1980) enrichit la lecture en faisant apparaître d’un poème à l’autre d’autres ensembles de sens, fondés dans une valeur d’intervention première. Surtout, la revue de la réception critique de chaque recueil, restituée dans cette même valeur historique, loin de brimer, comme on pourrait le craindre, la liberté du lecteur, tend plutôt à en affranchir les textes. On verra également se définir le propre discours d’Hébert sur la poésie, dont elle ne cessera de faire l’horizon de toute sa pratique d’écriture ; poursuite, dans toute la rigueur que rendra manifeste le *Dialogue sur la traduction à propos du Tombeau des rois*, d’une exactitude de l’expression identifiée au poème, à sa joie, à sa brûlure.

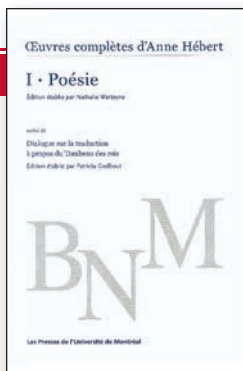
Cette quête d’absolu en poésie s’appuie sur la foi en une communauté, communauté de l’ombre dont le secret anime déjà *Les songes en équilibre* et *Le tombeau des rois*, malgré la solitude que souligne avant tout une lecture traditionnelle qui voit en *Mystère de la parole* son retournement. « Vous savez bien », glisse tel un aveu d’intimité le sujet des premiers poèmes, intimité qui dans *Le tombeau des rois* ne cesse de se représenter, de faire appel et d’être reconnue sous

somme toute sympathiques, qui aura le plus de chance ? Quel sera le prix de la liberté ?

Tout l’intérêt du récit réside dans la cohérence des personnages – bien qu’on aurait aimé mieux les connaître – et dans la narration de Lisa Moore, qui oscille avec habileté entre passé et présent, entre souvenirs et actions. Sa plume est agile et

celle de la traductrice aussi. Si *Février* avait été sur la liste longue du prestigieux Man Booker Prize for Fiction 2010, *Piégé* a été sur la liste courte du Scotiabank Giller.

Michèle Bernard



le couvert d'une ignorance feinte comme par la loi. Si le sujet se détache de cet ordre des choses, il continue de redouter l'exigence d'une appartenance pourtant incontournable, dont l'impératif se développera en une poétique de l'adresse amicale, chaleureuse et confiante où se reflète l'esprit des années 1960. Poétique que ne renieront pas, malgré l'épreuve de la désillusion, les recueils tardifs *Le jour n'a d'égal que la nuit* et *Poèmes*

pour la main gauche. La ferveur de l'adresse s'y mue en patiente et toujours amoureuse observation quotidienne, opposant aux pouvoirs normatifs de la domination la simple et contagieuse honnêteté du poème : « Il a suffi d'une note légère / D'un seul doigt frappée / Par un esclave tranquille // Une seule note un instant tenue / Pour que la clameur sourde des outrages / Enfouis au creux des veines noires / Monte et se décharge dans l'air immobile // Le maître ne sachant que faire / Devant ce tumulte / Ordonne qu'on ferme le piano / À jamais ». L'écriture évolue vers une concision lapidaire et le prosaïsme nouveau d'un ordinaire urbain, saisi dans une langue plus proche de l'usage, de l'entretien spontané. Ces changements traduisent une quête d'horizontalité qui en appelle à la responsabilité du lecteur. La profondeur où s'aventure la lecture que propose des derniers recueils l'édition critique établie par Nathalie Watteyne constitue une réponse, et offre le témoignage de leur actualité. Prénance d'un espoir, partage d'un souci qui sans doute auront conduit Hébert à laisser certains poèmes en marge de ses dernières publications. Face aux inédits parfois logés dans la différence et le dépit, on revient à la certitude que revendiquait l'auteure dans le célèbre texte de préface à *Mystère de la parole*, « Poésie, solitude rompue », faisant sienne la déclaration de Camus : « Une littérature désespérée est une contradiction dans les termes ». On reste avec le sursaut de l'ultime écrit, « Il fait sûrement beau quelque part », frotté comme à une leçon au mystère d'une aspiration indélogeable.

Ève Dubois-Bergeron

ŒUVRES COMPLÈTES D'ANNE HÉBERT

T. I., POÉSIE

Édition établie par Nathalie Watteyne

suivi de *DIALOGUE SUR LA TRADUCTION À PROPOS DU TOMBEAU DES ROIS*

Édition établie par Patricia Godbout

Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 2013, 722 p. ; 80 \$

Claudine Bourbonnais

MÉTIS BEACH

Boréal, Montréal, 2014, 448 p. ; 29,95 \$

Accusé d'un acte qu'il n'a pas commis, Romain Carrier a quitté Métis Beach pour les États-Unis en 1962. Ce *baby-boomer* y fait carrière dans le monde de la télévision mais il sentira un jour le besoin

de rentrer « chez lui », en Gaspésie, ne serait-ce que pour éclaircir son passé trouble, faire la paix avec ses « mauvais souvenirs » et tenter de rétablir les faits. En 1962, Métis Beach se subdivisait en deux secteurs distincts : le secteur des riches anglophones et le « French village », dont les habitants étaient au service des premiers durant l'été.

commentaires fiction

Roman de l'américanité

Par son style assuré malgré quelques longueurs, ce premier roman s'apparente un peu à un *road movie* québécois qui parcourt deux Amériques familières : d'un côté, le Québec anglicisé de Métis Beach où la classe dominante anglophone méprise les domestiques parlant français, et de l'autre, ces États-Unis où le scénariste Roman Carr, alias Romain Carrier, est devenu un écrivain pour la télévision. Au passage, quelques allusions à Jack Kérouac, cet autre francophone d'une Amérique mythique, émaillent le récit, par exemple lorsqu'on veut recréer la scène du photomaton de *Sur la route*. Mais ce roman critiquant les excès de l'*American Way of Life* est aussi une histoire d'amitié dans le contexte de la conscription des jeunes Américains pour le Vietnam, au cours des années 1960, lorsque le Canada pouvait servir d'abri aux déserteurs.

Sans être nouvelles en soi, certaines mises en abyme sont ici bien amenées : le choix de mettre en scène un écrivain comme personnage principal ; ou encore cette critique de l'Amérique vécue et conçue par un personnage dont le métier est précisément de critiquer à la télévision les travers d'une société superficielle et pleinement consciente de l'être. Quelques imprécisions historiques subsistent : par exemple, ce que l'on connaît aujourd'hui comme la route 132 autour de la Gaspésie se nommait à cette époque la route 6. Sur le plan de la langue, Claudine Bourbonnais semble avoir opté pour un français hexagonal, privilégiant l'usage du passé simple, avec très peu de québécismes, et au passage quelques tournures typiquement parisiennes, avec des « ouais », des « bagnoles de luxe, des garden-parties à n'en plus finir ». En dépit de ses faiblesses, *Métis Beach* s'inscrit élégamment dans la veine des romans de l'américanité québécoise, avec cette différence qu'il vise également le marché européen.

Yves Laberge ►



Thérèse Lamartine
LE SILENCE DES FEMMES

Triptyque, Montréal, 2014, 307 p. ; 25 \$

Thérèse Lamartine se consacre à la cause des femmes depuis des décennies. Dans *Le silence des femmes*, l'auteure, également cinéaste et essayiste, a choisi le genre romanesque pour alerter l'opinion sur la violence faite aux femmes. Elle s'était inspirée du massacre de Polytechnique pour son premier roman, *Soudoyer Dieu* (JCL, 2009) ; son dernier vient du constat que partout encore sur la planète, les femmes sont assujetties au pouvoir des hommes et sont victimes de tortures et de crimes sexuels. Rien n'a bougé, rien ne bouge selon la romancière, constat largement étayé de faits plus atroces les uns que les autres et souvent restés impunis : fillettes et femmes mexicaines violées, assassinées, femmes vitriolées en Inde, crimes d'honneur et mariages forcés, mutilations sexuelles, encore et encore, ici et ailleurs. Ces crimes perpétrés en ce début du XXI^e siècle suscitent la révolte des personnages, Brian Sauvé en tête, et pour cause.

L'homme, un brillant psychanalyste new-yorkais, affiche tous les signes de la réussite sociale et professionnelle. Le 31 décembre 1999, un peu avant minuit, lors d'une soirée mondaine chez des amis, il découvre dans la salle de bain une femme agonisante, suspendue par les pieds, les mamelons découpés. Dix jours

plus tard, c'est l'amie de sa fille adolescente qui meurt dans des conditions semblables. L'assassin se révèle être Martin Lucas, le mentor de Brian, celui qui l'a psychanalysé et assisté au début de sa carrière. Et comble de cruauté, c'est à son ancien disciple que le criminel confessa ses meurtres en série, treize crimes sexuels d'une dépravation peu commune. Très ébranlé, Brian Sauvé veut comprendre pourquoi seuls des hommes assassinent pour des motifs sexuels. Il change abruptement de trajectoire, se déleste de ses biens de luxe et décide de se consacrer à la cause des femmes, encouragé par des proches, dont sa maîtresse psychanalyste. Et c'est dans ce contexte que des assertions radicales côtoient des hypothèses tendancieuses qui l'emporteront, au moment de l'action, sur les positions nuancées. L'action entreprise partout sur la planète le 13 mars à 13 h 13 est si invraisemblable que ce qui s'apparentait à un roman à thèse prend l'allure d'un roman d'anticipation dont la situation finale laisse paotois.

Le silence des femmes prête à controverse par son côté justicier. Mais les faits rapportés, eux, sont irréfragables, ce que nous rappelle la plume alerte de Thérèse Lamartine.

Pierrette Boivin

Erik Orsenna
MALI, Ô MALI

Stock, Paris, 2014, 402 p. ; 34,95 \$

Est-ce vraiment un roman que nous offre l'académicien français Erik Orsenna ? L'auteur relate l'épopée fantastique de madame Bâ, une résidente française d'origine malienne, mais reproduit une vraie lettre du président Chirac à une dame du même nom, lui accordant avec égard un visa de résidence.

Toujours est-il que l'on suit l'histoire palpitante de Marguerite Bâ, institutrice à la retraite, veuve, grand-mère téméraire et orgueilleuse, tout entière vouée à son Mali natal, et qui décide, de manière grandiloquente, de ramener l'ordre dans son pays pris d'assaut par des fanatiques religieux.

Telle Jeanne d'Arc à qui elle se compare, elle revient au Mali pour tenter d'y réinstaurer les « Lumières », soit l'Éducation (avec un grand e). Qui, selon elle, ne peut prendre racine que par la régulation des naissances, l'enseignement aux filles, de meilleures perspectives de vie pour les jeunes.

Le retour de madame Bâ au Mali commence par une visite dans un camp de réfugiés, des résidents du nord du pays fuyant la folie des islamistes ayant imposé l'application rigide de la charia, le voile forcé aux filles, le châtiment corporel aux voleurs.

On la suit ensuite dans une expédition sur le fleuve Niger, jusqu'à son arrivée dans la ville séculaire de Tombouctou, dilapidée par des islamistes sans vergogne, qui spolient les trésors humains qui s'y trouvent, notamment des manuscrits datant de plusieurs siècles. Telle une torche flambant dans la nuit, madame Bâ retrouve ses réflexes d'enseignante et, au péril de sa vie, décide d'y rouvrir l'école, « le seul rempart contre la folie ». Elle y prône ouvertement la contraception : les femmes ne pourront jamais s'affranchir si elles s'obstinent, selon les volontés irréfléchies des hommes, d'élever plus de trois enfants (un nombre raisonnable pour une famille moderne, selon madame Bâ !).

Brièvement capturée par des djaha-

Un poète va vers le monde

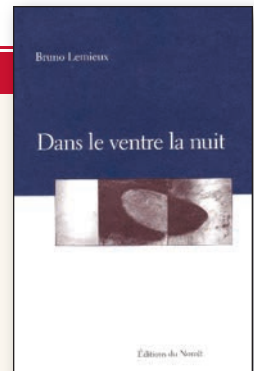
Dans *le ventre la nuit* est un premier recueil pour Bruno Lemieux, publié dans la collection « Initiale » du Noroît. Malgré une unité formelle difficile à déceler et quelques titres de sections moins évocateurs, on y découvre un regard attentif au monde et aux êtres, qui dénote une sensibilité poétique évidente.

Dès la première section du recueil, intitulée « Et les ciels changent sans fin », on comprend d'emblée que la posture poétique de l'auteur est plutôt contemplative. On est en présence d'un sujet observateur, témoin du passage incessant des êtres et de leur fragilité, qui exprime sa fascination, mais aussi son désarroi, devant ce ciel changeant, où se font et se défont les formes auxquelles il s'attache, celles du paysage, de la mer ou du fleuve. Cette nostalgie, cette impression que les choses se fanent dès qu'on se tourne vers elles, amène le thème du deuil nécessaire : « [L]e long du quai / je songe aux âmes noyées / les imagine en leur séjour profond ».

Mais l'œuvre n'en reste pas là, car il s'agit surtout d'un parcours initiatique au cours duquel le poète doit apprendre à vivre avec ce visage fugace du monde. C'est à travers leur passage et leur mouvement qu'il en vient à aimer les êtres, à les rencontrer vraiment, sur un mode intime et participatif. Cela donne lieu à de magnifiques images très personnelles et senties tout au long du texte, et particulièrement vers la fin, où le poète ne se contente plus de témoigner de ce qu'il voit, mais va vers le monde, se prend dans son mouvement, ce qui le réconcilie un peu avec la perte inéluctable pressentie au départ : « [À] pas lents / je vais voir au-delà / des chemins pavés les limites / des pages ouvertes ».

Dans le ventre la nuit fait partie de ces recueils dont la subtilité et la finesse se révèlent encore mieux à la seconde lecture. C'est un livre qui exige du lecteur une certaine patience de même qu'un mûrissement à la suite duquel toute l'œuvre s'éclaire, et ne s'éteint plus.

Mathieu Simoneau



Bruno Lemieux

DANS LE VENTRE LA NUIT

Le Noroît, Montréal, 2013, 85 p. ; 18 \$

distes, madame Bâ sera libérée, et rencontrera même le président Hollande, venu sur place se réjouir de l'opération menée par les militaires français pour éradiquer la menace islamiste dans la région.

Racontées par son griot (conteur) et petit-fils Ismaël, lui aussi résidant en France, les aventures de madame Bâ se déploient sur un ton badin (un passage se moque même d'un adjoint du président Hollande, un certain Erik Orsenna !).

« Mali, ô Mali ! Qu'est-il advenu de mon pays ! » clame madame Bâ. On sent bien, à travers cette singulière héroïne, qui parle à voix haute à son défunt mari, la tristesse réelle du romancier envers un ami subitement atteint de déraison, et dont on souhaite tant qu'il retrouve la sagesse.

Yvan Cliche

Georges Bouchard

VIEILLES CHOSES... VIEILLES GENS

SILHOUETTES CAMPAGNARDES

Bibliothèque québécoise, Montréal, 2014, 139 p. ; 8,95 \$

La plaquette de Georges Bouchard, publiée pour la première fois en 1926, aurait pu s'intituler *Dans mon village, il y a belle lurette*. Contemporain du chanoine Groulx, l'ancien professeur de l'Université Laval et sous-ministre de l'Agriculture à Ottawa offre 27 silhouettes typiques issues du terroir, qu'il regroupe sous la forme d'une visite guidée, promenant son miroir le long d'un sentier graveleux d'une paroisse canadienne-française d'antan.

Au milieu de ce portrait domine l'église, où toutes les routes convergent. Lieu de rassemblement dominical, celle-ci impose aux paysans le rythme d'une vie spiri-

tuelle et bat la mesure des sociabilités villageoises. Plusieurs personnages typiques évoluent autour d'elle : le curé, le maître chantre, le bedeau, le crieur et la ménagère du presbytère. En contrebas du chemin se trouve la boutique du forgeron, où naissent et transitent les cancons, ainsi que les socs de charrue endommagés. Plus loin, le cordonnier propose un service de confection de bottes souples bon marché et de souliers de bœuf durables, afin de tenir à distance les blessures et le recours au « remmancheux » du village.

L'habitation rurale répond quant à elle à la règle des quatre voisins, en vertu de laquelle elle n'est jamais ni isolée ni dans le besoin. Le voisinage permet d'absorber les coups durs lorsqu'ils se déclarent et offre un réseau d'entraide pour les nombreux travaux aux champs. « Épée, soc et croix : voilà les emblèmes de la race », écrit



Bouchard, avant de passer en revue les artisans de la terre, membres de ce groupe sélect de la nation : le laboureur, le semeur, le coupeur, le gerbeur, etc. La figure de la fileuse vient clore de façon tout à fait symbolique cet examen ethnographique consciencieux : son rouet incarne le temps qui passe et qui, littéralement, file.

Georges Bouchard n'est pas le premier à chanter les louanges du « bon vieux temps », mais ses silhouettes ont du relief et composent un tableau vivant et évocateur, en plus de contenir, disséminées çà et là, quelques pointes d'humour. Ses défauts sont ceux des terroiristes en général : ton parfois sentencieux qu'appellent des visées apologétiques assu-

mées et épanchements nostalgiques pour un passé en tous points supérieur. Le résultat fleure bon la glèbe humide et le foin coupé. Soit on adore, soit on abhorre.

David Laporte

Geneviève Letarte
L'ANNÉE D'APRÈS

Écrits des Forges, Trois-Rivières, 2014,
101 p. ; 15 \$

L'année d'après est fait de ces éclats de conscience salvateurs, comme des îles dans le temps oubliés. À travers eux, Geneviève Letarte rend compte, au jour le jour semble-t-il, des mouvements intérieurs qui suivent la perte de l'être

cher. Et la lente « repossesion » de soi-même.

D'abord, celle qui fuit « par toutes les brèches » voudrait s'évanouir dans la multitude, revenir à ce tout mythique d'avant la naissance, à cette paisible nuit. Mais elle n'est qu'elle-même, prise dans un corps souffrant : « Le ventre / [...] n'est rempli que de soi ». Autour, les plantes, les murs de la maison, les rues, les gens, leur ego démesuré, tout lui semble étranger. À part peut-être ce creux dans le réel, cette absence : « Mon regard vogue / Aux alentours / Comme un oiseau surpris // Il y avait quelqu'un ici ».

Puis, le monde se rapproche. Les poèmes alors traduisent des moments de grâce avec la nature – ceux-ci constituent sans doute les meilleures pages du livre. Le contact avec les arbres et les pierres, par exemple, ne nie pas l'oubli inévitable. Au contraire, il le révèle et l'exalte. Cette nature sera bienfaitrice, sans atténuer la douleur. Elle est partage.

Si les poèmes semblent parfois d'une (trop) grande simplicité, quand des constations presque communes les traversent, ils nous font basculer le plus souvent, aux vers finaux, dans une intimité pleinement habitée qui cherche à réinventer son rapport au monde. Car « [a]u pays du dedans / S'allument les grands feux ».

Judy Quinn



Photo © Mathieu Rivard



« Un premier roman où on sent au plus près le travail de sape de l'intimidation sur un enfant, qui en perd tous ses moyens. Or, Martin Clavet transforme cette boue en or et triomphe sur papier comme Almodóvar dans ses films. »

Jean Fugère, président du jury



Cabinet de curiosités

« Le récit n'est plus l'écriture d'une aventure, mais l'aventure d'une écriture. » *Caprice de la reine*, le dernier livre de Jean Echenoz, est une bonne illustration du fameux précepte de Jean Ricardou (1971) pour caractériser la pratique des nouveaux romanciers.

Ce recueil, éclectique sous plusieurs points de vue, regroupe des textes brefs, des versions plus ou moins modifiées de récits publiés dans des périodiques ou dans le cadre de collaborations artistiques. Mais quel est le fil directeur, le principe d'arrimage, l'élément qui permet d'assurer une certaine cohésion dans cette collection d'objets hétéroclites où se côtoient divers lieux, époques, personnages et thématiques ?

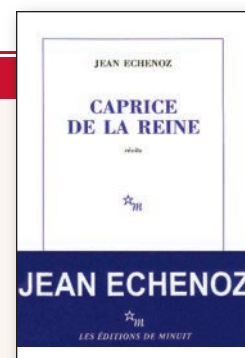
La réponse est simple : l'écriture ou, pour ainsi dire, ce que l'on nomme le style... Il s'agit, entre autres, de cette habileté, maintes fois remarquée chez Echenoz, à introduire des ruptures de ton qui entretiennent notre intérêt pour la lecture.

En outre, bien que quelques textes puissent être décrits comme des récits, d'autres seront plus difficiles à définir en raison de l'absence d'intrigue, de personnages ou d'actions. Malgré tout, on y retrouve toujours la touche de l'auteur : un ton distancié, des descriptions très documentées, méticuleuses et détaillées qui retirent son relief à l'écriture (plusieurs y verront une certaine sécheresse), mais où s'insère, à la manière d'un contrepoint discret, un commentaire surprenant ou désinvolte qui rétablit l'équilibre.

En ce qui concerne l'aspect thématique, le recueil rassemble, en vrac, une anecdote sur l'amiral Nelson, un inventaire de ce qu'on peut observer dans un parc, une sorte de descriptif des statues du jardin du Luxembourg, la visite d'Hérodote à Babylone, un ingénieur obsédé par les ponts, une jolie femme sortant d'un sous-marin ainsi qu'une excursion en banlieue de Paris.

S'il fallait résumer l'esprit du livre, on pourrait le comparer non pas à une grande œuvre d'art, car ce n'est pas son ambition, mais plutôt à un cabinet de curiosités. Ce *Caprice de la reine*, qui semble aussi être celui d'Echenoz, allie, sous forme de miniatures, deux tendances qui paraissent opposées : la fantaisie et un souci d'atteindre la perfection formelle. Ceux qui aiment la signature de l'écrivain, sa virtuosité, y trouveront probablement leur compte.

Marie-Ève Pilote



Jean Echenoz

CAPRICE DE LA REINE

Minuit, Paris, 2014, 122 p. ; 24,95 \$

Mylène Gilbert-Dumas **DÉTOURS SUR LA ROUTE** **DE COMPOSTELLE**

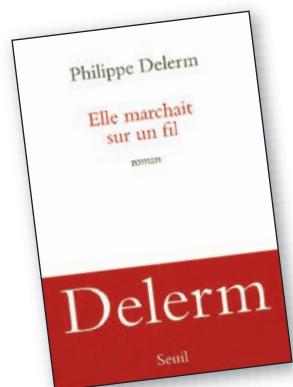
VLB, Montréal, 2014, 335 p. ; 29,95 \$

Depuis les années 1990, les écrits de marcheurs relatant leur expérience sur les routes de Saint-Jacques-de-Compostelle ont donné lieu à un véritable phénomène éditorial. Uniquement au Québec, plus d'une trentaine de témoignages ont été publiés en volumes de 1997 à nos jours. Cet engouement pour le Chemin n'a toutefois généré que très peu d'écrits de fiction jusqu'à présent. Aussi le roman de Mylène Gilbert-Dumas est-il l'un des rares romans québécois, après celui de Maryse Rouy entre autres (*Au nom de*

Compostelle, 2003), à se dérouler sur le Chemin des étoiles, du moins, en l'occurrence, dans la partie française qui va du Puy-en-Velay à Goinhac. Ce roman raconte comment la vie ordonnée de Mireille, une femme dans la quarantaine, mariée et mère de trois enfants, est bouleversée après qu'elle s'est laissée convaincre par sa sœur d'entreprendre un périple sur la route de Compostelle. Bien qu'il s'agisse d'une fiction, cette histoire s'inspire en grande partie, nous dit l'auteure, de son « expérience personnelle et des histoires qu'on [lui] a racontées sur le Chemin ». Rien d'étonnant par conséquent à ce que le récit se déploie selon la structure narrative qui tend à s'imposer pour mettre en scène cette expérience de

marche intensive. Après avoir planifié son voyage (préparatifs d'usage, poids du sac à dos, choix des chaussures de marche, etc.) et s'être étonnée « de voir tous ces gens marcher dans le même sens », Mireille doit « affronter la douleur, le froid, la fatigue, le poids du sac qui semblait de plus en plus lourd » et surmonter l'inévitable tentation d'abandonner « cette route d'enfer », pour parvenir ensuite à un stade de décentrement libérateur, à « un état où la réalité, celle de la société, n'avait plus d'emprise, dans un lieu intérieur où seule existait la vérité des choses immédiates, des sentiments, des pulsions, des sensations ». Seule peut-être l'histoire d'amour coupable entre Mireille et Christian, un marcheur acadien « dont la personnalité, ►

Delerm, un fin observateur



à la fois mystique et mystérieuse, était à des années-lumière de ce qu'elle connaissait des hommes », se démarque de ce qu'on retrouve généralement dans ce genre de témoignage.

Pour pouvoir accéder au sens du Chemin, Mireille semble préalablement devoir faire, sur ce même Chemin, l'expérience du non-sens, de « l'irrationnel », être assaillie par le doute à l'égard de « tout ce sur quoi elle avait bâti sa vie ». Cela dit, on pourra s'étonner qu'au terme d'une épreuve initiatique qui l'a amenée à remettre en question « toutes ses valeurs et toute sa vie », l'héroïne retourne stoïquement à son ancienne vie, à ceci près qu'« elle vivait désormais avec un doute, une brèche qui avait ébranlé sa compréhension du monde et l'avait rendue indulgente avec elle-même et avec les autres ». Là encore, il semble que la fiction se soit peu démarquée de ce qu'on retrouve dans la plupart des témoignages des marcheurs qui ne gardent bien souvent de leur aventure sur le Chemin « qu'un enseignement essentiel et assez vague », comme le disait Jean-Christophe Rufin dans son *Immortelle randonnée* (2013).

Pierre Rajotte

Philippe Delerm

ELLE MARCHAIT SUR UN FIL

Seuil, Paris, 2014, 214 p. ; 25,95 \$

Philippe Delerm explore les anfractuosités de l'instant et nous en révèle ce qui échappe au regard distrait et trop empressé à poursuivre la course effrénée des heures, qui deviennent journées, semaines, pour finalement composer le parcours d'une vie. Il nous a ainsi offert quelques bonheurs de lecture, *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*, *La sieste assassinée*, *Enregistrements pirates*, pour ne mentionner que ces titres. Cette exploration, lorsqu'elle emprunte la voie romanesque, ne se décline toutefois pas avec le même bonheur. Là où le regard de l'écrivain sait saisir et rendre la précarité du bonheur, là où l'écriture, resserrée et précise, se démarque par une acuité sensible, la narration a ici tendance à emprunter à l'aquarelle son côté évanescent, à glisser sur la surface des choses. Sans doute cela est-il intentionnel, Philippe Delerm cherchant, par la voie romanesque, à explorer d'autres formes qui traduisent la fragilité du monde qui, tel un château de cartes, peut à tout moment s'effondrer silencieusement. Mais le bonheur de lecture, je l'avoue, n'a pas ici la même densité.

Elle marchait sur un fil met en scène une femme, Marie, la mi-quarantaine, attachée de presse pour des maisons d'édition. Pierre, son mari, vient de la

quitter pour une femme plus jeune. Se retrouvant seule, Marie s'interroge : sur ses motivations professionnelles, sur la part de responsabilité qui est la sienne dans la séparation survenue entre Pierre et elle, et sur le rôle qu'elle a pu jouer dans le choix de son fils de délaisser le théâtre pour une profession plus sûre qui lui permette, selon les mots de Pierre, de s'épanouir. Tout se joue ici sur le plan de l'acceptation, ou du refus, de vivre ses rêves dans un monde qui ne cherche que le succès, l'épanouissement personnel. Au contact de jeunes comédiens, chez qui ce rêve est encore intact, Marie renoue avec le désir et l'importance de concrétiser son rêve : mettre en scène le spectacle qu'elle avait imaginé pour son fils. Comme le titre du roman le laisse entendre, le projet est périlleux et risque à tout moment d'entraîner Marie dans une chute que tous, autour d'elle, redoutent.

Le roman interroge avec à propos le rôle et la responsabilité que les parents peuvent avoir dans les choix que font leurs enfants en reportant, inconsciemment ou non, leurs propres rêves sur leurs épaules. Mais on parvient difficilement à s'identifier aux personnages, à celui de Marie entre autres, qui porte cette quête. Tout se joue dans l'écriture, et les meilleurs moments du roman demeurent ceux où Philippe Delerm extrait des actions de ses personnages les instants de doute, comme de lucidité, qui nous rappellent qu'il est avant tout un fin observateur des petits et grands bonheurs, comme des petites et grandes inquiétudes qui modulent nos existences.

Jean-Paul Beaumier

Nouvelles sportives

Après avoir débusqué les différentes formes que peut prendre l'imposture dans son premier recueil de nouvelles, *Un sourire incertain*, Bernard Lévy met en scène la compétition en prenant le sport comme fil conducteur dans ce nouveau livre. Huit sports que l'auteur connaît bien, comme en font foi certains passages dans lesquels il parodie le vocabulaire des chroniqueurs sportifs. La première nouvelle, qui donne son titre au recueil, interpelle le lecteur par l'emploi inhabituel du pronom « tu ». L'écrivain le fait marcher au sens propre. « Tu traverses la ville en marchant à grandes enjambées. » Le voilà donc en quelque sorte obligé de reconnaître l'esplanade Vorochilenko à Griskoi, dans la République de Bristélénie, un improbable pays de l'Europe de l'Est. Pourtant, c'est à lui-même que s'adresse le héros du « Souffle court », un champion de course à pied, amoureux de la belle Olga. Devenu historien, il enseigne l'histoire contemporaine, tout en regrettant qu'il n'y soit jamais question des mobiles des actes exécutés. En effet, être un sportif de haut niveau n'empêche pas d'être aussi un intellectuel, ce qui permet à Bernard Lévy de transmettre ses idées sur la marche du monde. Ainsi le président de ce pays utopique « a bradé la ressource naturelle la plus prometteuse. Les Américains ont tout exploité ». Les choses ne vont pas mieux en Afrique, comme on le constate dans la nouvelle intitulée « Mutuzu », dans laquelle Mutuzu 1^{er}, roi de Branago, organise un concours de sauts pour déterminer la hauteur du portail de son château, mais y ajoute ensuite deux mètres. Le gagnant, Siam Papirdayo, profite d'une compétition à l'étranger pour demander l'asile politique. Devenu danseur, il aimerait revenir dans sa patrie, mais « il craint que celui qui succédera au potentat actuel n'impose des lois plus dures encore ». Deux sports d'équipe sont présents dans ce recueil : le football avec « Zidane ou la huitième minute » – la seule nouvelle dans laquelle le héros est une personne réelle – et le baseball avec « Le baseball sauvera l'Amérique ». Trois nouvelles ont une connotation fantastique. La plus étonnante est peut-être « L'homme qui a vu l'ours », dans laquelle la narration est faite au « je » par un ancien coureur de cross-country qui est persuadé d'avoir été attaqué par son rival métamorphosé en... ours-garou. En somme, comme l'auteur l'écrit dans son introduction à la nouvelle sur la boxe, « Maxime ou l'art de l'esquive », le lecteur devrait pouvoir « tirer [de ce livre] plaisir et sagesse ». Pour ma part, bien que je sois peu sportive, je suis passée d'une histoire à l'autre avec la même hâte que j'aurais eue à lire le chapitre suivant d'un roman. Seul bémol très personnel : la couverture, qui illustre la première nouvelle, ne me paraît pas rendre justice aux différents niveaux de lecture auxquels le livre se prête.

Françoise Belu



Bernard Lévy

LE SOUFFLE COURT

Triptyque, Montréal, 2014, 155 p. ; 20 \$

